

INSAISSABLE

T o m e 1

*Ne me
touche pas*

À paraître

Tome 2 : *Ne m'échappe pas*
Tome 3 : *Ne m'abandonne pas*

TAHEREH MAFI

INSAISSABLE

T o m e 1

*Ne me
touche pas*

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Noël Chatain

Michel
LAFON

Titre original : *Shatter Me* © 2011, Tahereh Mafi.
Tous droits réservés.

© Éditions Michel Lafon, 2012 pour la traduction française
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.lire-en-serie.com

*Pour mes parents et mon mari.
Parce que lorsque j'ai dit que je voulais toucher la lune,
tu m'as pris la main, tu m'as serrée fort contre toi
et tu m'as appris à voler.*

« Deux routes divergeaient dans un bois,
et moi, j'ai pris la moins fréquentée.
Et c'est ce qui a tout changé... »

ROBERT FROST (1874-1963),
The Road Not Taken
(« La route que l'on n'emprunte pas »)

Je suis enfermée depuis 264 jours.

Je n'ai rien d'autre qu'un petit carnet, un stylo cassé et les chiffres dans ma tête pour me tenir compagnie. 1 fenêtre. 4 murs. 13 mètres carrés. 26 lettres d'un alphabet, que je n'ai pas prononcées depuis 264 jours d'isolement.

6 336 heures écoulées depuis que j'ai touché un autre être humain.

– Tu vas avoir quelqu'un pour partager ta ~~cellule~~ chambre, m'ont-ils dit.

– ~~On espère que tu vas pourrir sur place.~~ Pour ta bonne conduite, m'ont-ils dit.

– ~~Encore quelqu'un de cinglé comme toi.~~ Fini l'isolement, m'ont-ils dit.

Ce sont les sous-fifres du Rétablissement. La résolution qui était censée aider notre société moribonde. Les mêmes qui m'ont arrachée à mes parents et enfermée dans un asile pour un truc que je ne contrôle pas. Tout le monde se fiche de savoir que c'était un accident. Que j'avais pas l'intention de le faire. Que j'ignorais ce dont j'étais capable.

J'ai aucune idée de l'endroit où je me trouve.

Je sais seulement qu'on m'a transportée dans un fourgon blanc et qu'on a mis 6 heures et 37 minutes pour arriver ici. Je sais que j'étais menottée. Que j'étais attachée à mon fauteuil. ~~Je sais que mes parents ne se sont pas donné la peine de me dire au revoir.~~ Je sais que j'ai pas pleuré quand on m'a emmenée.

Je sais que le ciel s'écroule chaque jour.

Le soleil dégringole dans l'océan et éclabousse de brun, de rouge, de jaune et d'orange le monde que je vois de ma fenêtre. Un million de feuilles d'une centaine de branches différentes plongent et tournoient dans le vent avec la fausse promesse d'un envol. La bourrasque s'empare de leurs ailes fanées uniquement pour les forcer à tomber dans l'oubli, juste bonnes à être piétinées par les soldats en faction au-dessous.

À ce que disent les scientifiques, il n'y a plus autant d'arbres qu'avant. Ils affirment qu'autrefois notre monde était vert. Et nos nuages, blancs. Notre soleil offrait toujours une belle lumière. Mais j'ai de très vagues souvenirs de ce monde-là. Je ne me rappelle plus grand-chose du passé. La seule existence que je connaisse est celle qu'on m'a accordée.

Le pâle reflet de ce que c'était dans le temps.

Je pose une paume sur la petite vitre et sens le froid saisir ma main dans une étreinte familière. Toutes les deux, on est seules et on existe ensemble, faute de mieux.

J'attrape mon stylo, devenu presque inutile avec le peu d'encre que j'ai appris à économiser chaque jour, et je le regarde. Je change d'avis. J'ai plus la force de mettre tout ça noir sur blanc. Partager ma chambre, ça pourrait être

sympa. Parler à un véritable être humain, ça pourrait faciliter les choses. Je me suis entraînée à utiliser ma voix, à former avec mes lèvres des mots familiers que ma bouche ne sait plus prononcer. Je me suis entraînée toute la journée.

J'en reviens pas de me souvenir comment parler.

Je roule mon petit calepin sur lui-même et l'enfonce dans le mur. Je m'assois sur les ressorts recouverts de draps sur lesquels je suis obligée de dormir. J'attends. Je me balance d'avant en arrière et j'attends.

J'attends trop longtemps et je m'endors.

Mes yeux s'ouvrent et découvrent 2 yeux, 2 lèvres, 2 oreilles, 2 sourcils.

Je réprime mon envie de crier, de fuir, paralysée par l'épouvante.

– T'es un g-g-g-garçon...

– Et toi, une fille.

Il arque un sourcil. Il s'éloigne de mon visage. Il écarte les lèvres jusqu'aux oreilles, mais sans sourire, et j'ai envie de pleurer. L'air désespéré, terrifié, je lance des regards furtifs vers la porte que j'ai tenté d'ouvrir tellement de fois que je ne les compte plus. Ils m'ont enfermée avec un garçon. Un garçon.

J'hallucine.

Ils essaient de me tuer.

Ils ont dû le faire exprès.

Pour me torturer, me tourmenter, que je ne puisse plus jamais dormir. Il a les bras tatoués, des manches courtes qui lui arrivent au coude. À son sourcil il manque un anneau, qu'ils ont dû lui confisquer. Des yeux bleu foncé,

des cheveux bruns, une mâchoire saillante, un corps mince et musclé. ~~Superbe.~~ Dangereux. Terrifiant. Horrible.

Il se marre et je tombe de mon lit, puis me réfugie dans le coin.

Il mate l'oreiller minable sur le lit supplémentaire qu'ils ont collé dans l'espace libre ce matin, le tout petit matelas et la couverture élimée à peine assez grande pour son torse. Il jette un coup d'œil sur mon lit. Sur le sien.

Les rapproche d'une seule main. Se sert de son pied pour pousser les deux carcasses métalliques de son côté de la pièce. S'étale de tout son long sur les deux matelas, en attrapant mon oreiller pour le caler sous son cou. Je me suis mise à trembler.

Je me mords la lèvre et j'essaie de m'enterrer dans le coin sombre.

Il a volé mon lit, ma couverture, mon oreiller.

Il ne me reste plus que le sol.

Je n'aurai plus que le sol.

Je ne vais jamais me défendre parce que je suis trop pétrifiée, trop paralysée, trop parano.

– Alors, t'es... quoi ? Folle ? C'est pour ça que t'es là ?

~~Je ne suis pas folle.~~

Il se redresse juste assez pour voir ma tête. Il rigole.

– Je vais pas te faire de mal.

~~J'ai envie de le croire.~~ Je ne le crois pas.

– Tu t'appelles comment ?

~~Ça ne te regarde pas. C'est quoi ton nom, d'abord ?~~

J'entends son soupir agacé. Je l'entends se retourner sur ce lit qui était à moitié le mien. Je reste éveillée toute la nuit. Les genoux repliés sous le menton, les bras autour de

mon petit corps. Mes longs cheveux châtain sont le seul rideau qui nous sépare.

Je ne vais pas dormir.

Je ne peux pas dormir.

Je ne peux pas entendre encore ces hurlements.

2



Ça sent la pluie, ce matin.

L'odeur de pierre mouillée, de terre retournée pèse dans la pièce ; l'atmosphère est froide, humide et boueuse. Je respire un grand coup et je rejoins la fenêtre sur la pointe des pieds, juste pour coller mon nez contre la surface froide. Je sens ma respiration couvrir la vitre de buée. Je ferme les yeux quand j'entends un doux crépitement dans le vent. Les gouttes de pluie, c'est la seule chose qui me rappelle que les nuages ont un cœur qui palpite. Comme moi.

Je me suis toujours posé des questions sur les gouttes de pluie.

Je me demande comment elles tombent en trébuchant les unes sur les autres, en se brisant les jambes et en oubliant leur parachute quand elles dégringolent direct du ciel vers une fin incertaine. Comme quelqu'un qui vide ses poches sur la terre et se moque de savoir où leur contenu va tomber, de savoir que les gouttes de pluie éclatent quand elles heurtent le sol, qu'elles se fracassent quand elles chutent, que les gens maudissent les jours où les gouttes osent pianoter sur leur porte.



Je suis une goutte de pluie.

~~Mes parents se sont débarrassés de moi comme s'ils vidaient leurs poches et m'ont laissée m'évaporer sur une dalle de béton.~~

La fenêtre m'indique qu'on n'est pas loin des montagnes et certainement près de l'eau, mais tout est près de l'eau, ces temps-ci. J'ignore juste de quel côté on se trouve. Dans quelle direction on regarde. Je plisse les yeux dans la lumière du petit matin. Quelqu'un a piqué le soleil pour l'accrocher encore une fois dans le ciel, mais chaque jour il est suspendu un peu plus bas que la veille. C'est comme un parent négligent qui ne connaît qu'une partie de votre personnalité. Il ne voit jamais à quel point son absence change les gens. Combien on est différent dans le noir.

Un bruissement soudain m'indique que mon codétenu est réveillé.

Je fais volte-face, comme si on venait encore de me surprendre en train de voler de la bouffe. C'est arrivé qu'une seule fois, et mes parents m'ont pas crue quand j'ai dit que c'était pas pour moi. J'ai dit que j'essayais juste de sauver les chats de gouttière du coin, mais ils m'ont pas jugée assez humaine pour m'occuper d'un chat. Pas moi. Pas ~~quelque chose~~ quelqu'un comme moi. De toute manière, ils n'ont jamais cru ce que je leur disais. D'où la raison de ma présence ici.

Le codétenu m'observe.

Il s'est endormi tout habillé. Il porte un tee-shirt bleu marine et un pantalon de treillis kaki, glissé dans des bottes noires qui lui arrivent à mi-mollet.

J'ai du coton brut sur le corps et un teint de rose.

Ses yeux scrutent ma silhouette et leur mouvement lent accélère mes battements de cœur. J'attrape les pétales de rose à mesure qu'ils tombent de mes joues, flottent autour de mon corps, me recouvrent d'un truc qui ressemble à de l'absence de courage.

Arrête de me regarder, c'est ce que j'ai envie de dire.

Arrête de me toucher avec les yeux et garde tes mains sur le côté, et s'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît...

– C'est quoi, ton nom ?

L'inclinaison de sa tête défie les lois de la pesanteur.

Le temps s'est arrêté pour moi. Je bats des paupières et suffoque.

Il se déplace, et mes yeux éclatent en mille morceaux qui ricochent aux quatre coins de la pièce, prennent un million de clichés, un million d'instantanés figés à jamais. Des images défilent, jaunies par le temps, des pensées transies qui planent et chancellent hors cadre, un tourbillon de souvenirs qui me déchirent l'âme. ~~Il me rappelle quelque chose que je connaissais autrefois.~~

Je respire un grand coup. Ça me fait un électrochoc qui me ramène à la réalité.

~~Fin la rêverie.~~

– Pourquoi t'es là ? je demande aux fissures des murs en béton, 14 fissures dans 4 murs où le gris se décline en un millier de nuances. Le sol, le plafond, tout est dans un même bloc de pierre. La carcasse pitoyable des lits construits avec de vieilles conduites d'eau. Le petit carré de la fenêtre trop épais pour être fracassé. Mon espoir s'épuise. Mes yeux sont incapables de se concentrer et me font mal. Mon doigt trace un chemin paresseux sur le sol froid.

Je suis assise par terre où ça sent la glace, le métal et la saleté. Le codétenu est assis en face de moi, les jambes repliées sous lui, ses bottes un peu trop brillantes pour ce genre d'endroit.

– T'as peur de moi.

Sa voix n'a aucun relief.

Mes doigts trouvent la force de se replier et je serre le poing.

– J'ai peur que tu te trompes.

Je pourrais mentir, mais ça ne le regarde pas.

Il grogne et le bruit résonne dans l'atmosphère inerte qui nous sépare. Je ne lève pas la tête. Je ne croise pas ses yeux qui cherchent à me transpercer. Je goûte l'air vicié, souillé, et soupire. Un truc familier me serre la gorge, un truc que j'ai appris à ravalier.

2 coups frappés à la porte me remettent les émotions en place.

Il est debout dans la seconde.

– Y a personne, lui dis-je. C'est juste notre petit déjeuner.

264 petits déjeuners, et je ne sais toujours pas ce qu'ils contiennent. Ça sent trop les produits chimiques ; un truc indéfinissable toujours trop quelque chose. Tantôt trop sucré, tantôt trop salé, toujours écœurant. La plupart du temps, je suis trop affamée pour remarquer la différence.

Je l'entends hésiter à peine un instant avant de s'approcher de la porte. Il fait coulisser un petit volet et regarde par l'ouverture un monde qui n'existe plus.

– Merde !

Il manque balancer le plateau par le trou et s'arrête juste à temps pour claquer sa paume sur son tee-shirt.

– Merde ! merde !

Il serre fort le poing et la mâchoire. Il s'est brûlé la main. Je l'aurais prévenu s'il avait écouté.

– Tu dois attendre au moins trois minutes avant de toucher le plateau, dis-je au mur.

Je ne regarde pas les légères cicatrices qui décorent mes petites mains et les marques de brûlures que je n'ai pu éviter pour n'avoir pas été prévenue.

J'ajoute :

– Je crois qu'ils le font exprès.

– Oh, alors comme ça, tu me parles aujourd'hui ?

Il est en colère. Ses yeux lancent des éclairs avant qu'il ne les détourne, et je me rends compte qu'il est surtout gêné. C'est un coriace. Trop coriace pour commettre des erreurs stupides en présence d'une fille. Trop coriace pour montrer qu'il a mal.

Je serre les lèvres et regarde par la petite vitre carrée qu'ils appellent « fenêtre ». Il ne reste plus beaucoup d'animaux, mais j'ai entendu parler d'oiseaux qui volaient. Peut-être qu'un jour j'en verrai un. Les histoires sont tellement embrouillées ces temps-ci qu'il ne reste pas grand-chose de crédible, mais j'ai entendu plus d'une personne affirmer qu'elle avait réellement vu un oiseau voler ces dernières années. Alors je regarde par la fenêtre.

Il y aura un oiseau aujourd'hui. Il sera blanc, avec des fils dorés comme une crête sur sa tête. Il volera. Il y aura un oiseau aujourd'hui. Il sera blanc, avec des fils dorés comme une crête sur sa tête. Il volera. Il y aura un...

Sa main.

Sur moi.

2 doigts

qui effleurent mon épaule à travers le tissu pendant moins d'une seconde, et chaque muscle, chaque ligament de mon corps se tend et forme des nœuds qui compriment ma colonne vertébrale. Je reste assise immobile. Je ne bouge pas. Je ne respire pas. Peut-être que si je ne bouge pas, cette sensation durera toujours.

~~Personne ne m'a touchée depuis 264 jours.~~

Parfois, je me dis que la solitude en moi va exploser et crever ma peau, et parfois je ne sais pas si pleurer, hurler ou rire dans une crise d'hystérie pourra résoudre quoi que ce soit. Parfois, j'ai tellement envie de toucher, d'être touchée, de *sentir*, que je suis quasi certaine que je vais tomber du haut d'une falaise, dans un monde parallèle où personne ne pourra jamais me retrouver.

Ça ne paraît pas impossible.

J'ai hurlé pendant des années et personne ne m'a jamais entendue.

– T'as pas faim ?

Sa voix est plus douce à présent, un peu inquiète aussi.

~~Je meurs de faim depuis 264 jours.~~

– Non.

Le mot s'échappe de mes lèvres comme un souffle entrecoupé et je me tourne. Je ne devrais pas, mais je le fais. Et il me fixe. Il m'étudie. Ses lèvres sont à peine entrouvertes, ses membres inertes le long du corps ; il bat des cils pour chasser son trouble.

Je reçois un coup de poing dans le ventre.

Ses yeux. Il y a quelque chose dans ses yeux.

~~C'est pas lui, pas lui, pas lui, pas lui, pas lui.~~

Je me coupe du monde. Je le verrouille. À double tour.

L'obscurité m'engloutit dans ses replis.

– Hé...

J'ouvre les yeux. 2 fenêtres fracassées me remplissent la bouche de bris de verre.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Sa voix tente la banalité, mais échoue. Elle se veut apathique, mais trahit l'angoisse.

~~Rien.~~

Je me concentre sur le carré transparent coincé entre moi et ma liberté. Je veux détruire ce monde de béton pour qu'il bascule dans l'oubli. Je veux être meilleure, plus grande, plus forte.

~~Je veux avoir la rage, la rage, la rage.~~

Je veux être l'oiseau qui s'envole.

Le codétenu me parle de nouveau.

– Qu'est-ce que t'écris ?

~~Ces mots sont du vomi.~~

~~Ce stylo qui tremble est mon tube digestif.~~

~~Cette feuille de papier est ma cuvette en porcelaine.~~

– Pourquoi tu veux pas me répondre ?

Il est trop près, trop près, trop près.

Personne n'est jamais assez près.

Je reprends mon souffle et j'attends qu'il s'éloigne comme tous les autres dans ma vie. Mes yeux se focalisent sur la fenêtre et la promesse de ce que ça pourrait devenir. La promesse de quelque chose de plus grandiose, de plus génial, la justification de la folie qui grandit en moi, l'explication de mon inaptitude à faire quoi que ce soit sans tout détruire. Il y aura un oiseau aujourd'hui. Il sera blanc, avec des fils dorés comme une crête sur sa tête. Il volera. Il y aura un oiseau. Il sera...

– Hé...

– Ne me touche pas, je lui murmure.

Je mens, mais ne lui dis pas. J'aimerais qu'il me touche, mais ne lui dirai jamais. *Je t'en prie, touche-moi*, c'est ce que j'ai envie de lui dire.

Mais des choses arrivent quand on me touche. Des choses étranges. De mauvaises choses.

Des choses mortelles.

Impossible de me rappeler la chaleur d'une étreinte quelconque. Mes bras souffrent d'être emprisonnés dans cette glace qui m'isole et dont je ne peux m'échapper.

Ma propre mère ne pouvait pas me prendre dans ses bras. Mon père ne pouvait pas réchauffer mes mains gelées. Je vis dans le monde du néant.

Salut.

Le monde.

Tu m'oublieras.

Toc-toc.

Le codétenu se lève d'un bond.

C'est l'heure de la douche.

3



La porte s'ouvre sur un abîme.

Il n'y a pas de couleur, pas de lumière, pas la moindre promesse de quoi que ce soit, si ce n'est l'horreur de l'autre côté. Pas de mots. Pas d'indication. Juste une porte ouverte qui veut dire la même chose à chaque fois.

Le codétenu a des questions.

– Bon sang, c'est quoi, ça ? (Son regard passe de moi à l'illusion d'évasion.) Ils nous laissent sortir ?

~~Ils ne nous laisseront jamais sortir.~~

– C'est l'heure de la douche.

– La douche ?

Sa voix perd ses inflexions, mais reste teintée de curiosité.

– On n'a pas beaucoup de temps, lui dis-je. Faut qu'on se dépêche.

– Attends... quoi ? (Il tend la main vers mon bras, mais je recule.) Enfin... c'est pas éclairé. On voit même pas où on va...

– Traîne pas. (Mes yeux sont rivés au sol.) Attrape le bas de mon tee-shirt.

– Mais de quoi tu parles... ?



Une alarme se déclenche au loin. Un bourdonnement qui se rapproche de seconde en seconde. Bientôt le signal fait vibrer toute la cellule et la porte se referme en coulisant. J'attrape son tee-shirt et je l'entraîne avec moi dans le noir.

– Ne... dis... pas... un... mot.

– Mais...

– *Pas un mot*, je lui souffle.

Je tire sur son tee-shirt et lui ordonne de me suivre, tandis que j'avance à tâtons dans le dédale de l'institut psychiatrique. ~~C'est un centre pour les jeunes à problèmes, les enfants négligés en provenance de familles brisées, un abri pour ceux qui sont psychologiquement perturbés.~~ Une prison. Ils ne nous donnent rien à manger, et nos yeux ne voient jamais ceux des autres, sauf dans les rares cas où la lumière se faufile par les fissures de verre qui, selon eux, sont des fenêtres. Les nuits sont déchirées par des hurlements et des sanglots, des gémissements et des cris tourmentés, le bruit de la chair et des os qui se brisent de force ou par choix, je ne le saurai jamais. J'ai passé les trois premiers mois en compagnie de ma propre puanteur. Personne ne m'a jamais dit où se trouvaient les toilettes et les douches. Personne ne m'a jamais dit comment le système fonctionnait. Personne ne te parle, sauf pour t'apporter de mauvaises nouvelles. Personne ne te touche jamais. Les garçons et les filles ne se retrouvent jamais.

Jamais jusqu'à hier.

Ça ne peut pas être une coïncidence.

Mes yeux commencent à se réhabituer à ce rideau de nuit factice. Mes doigts trouvent leur chemin dans les couloirs aux murs rugueux, et Codétenu ne dit pas un mot. Je suis presque fière de lui. Il mesure près de trente centimètres de plus que moi. Son corps est solide et robuste, avec la musculature et la force de quelqu'un de proche de mon âge. Le monde ne l'a pas encore brisé. Une telle liberté dans l'ignorance !

– Qu'est-ce que...

Je lui signifie qu'il doit se taire. On n'a pas encore quitté les couloirs. Ça me fait bizarre de le protéger, alors que deux doigts lui suffiraient sans doute pour me fracasser. Il ne réalise pas à quel point sa naïveté le rend vulnérable. Il ne réalise pas qu'ils pourraient le tuer sans aucune raison.

J'ai décidé de ne pas avoir peur de lui. J'ai décidé que ses actes étaient plus immatures que réellement menaçants. ~~H m'a l'air si familier, si familier, si familier.~~ J'ai connu autrefois un garçon avec les mêmes yeux bleus et mes souvenirs m'empêchent de le haïr.

Peut-être que j'aimerais avoir un ami.

Encore deux mètres jusqu'à ce que le mur passe de rugueux à lisse, puis on tourne à droite. Soixante centimètres d'espace vide avant qu'on atteigne une porte en bois avec une poignée cassée et plusieurs fissures. Trois battements de cœur pour s'assurer qu'on est seuls. Un pied en avant pour pousser la porte vers l'intérieur. Un léger grincement et la brèche s'agrandit pour ne rien révéler, mais j'imagine à quoi ressemble cet espace.

– Par ici, je murmure.

Je le tire vers la rangée de douches et je fouille le sol en quête du moindre fragment de savon coincé dans la bonde

d'évacuation. Je déniche deux morceaux, dont un deux fois plus gros que l'autre.

– Ouvre ta main, lui dis-je dans le noir. C'est gluant. Mais ne le fais pas tomber. Il n'y a pas beaucoup de savon, mais on a de la chance aujourd'hui.

Il ne dit rien pendant quelques secondes, et je commence à m'inquiéter.

– T'es toujours là ?

Je me demande si c'était pas un piège. Si ça faisait partie du plan. Si on l'a peut-être envoyé pour me tuer en profitant de la pénombre de ce petit espace. Je n'ai jamais vraiment su ce qu'ils comptaient faire de moi dans l'asile. Je n'ai jamais su s'ils pensaient que m'enfermer suffirait, mais j'ai toujours pensé qu'ils risqueraient de me tuer. Ça m'a toujours paru plausible.

Je ne peux pas dire que je ne le mérite pas.

Mais je suis ici pour quelque chose que j'ai jamais eu l'intention de faire, et tout le monde se fiche qu'il s'agissait d'un accident.

~~Mes parents n'ont jamais cherché à m'aider.~~

Je n'entends aucune douche qui coule et mon cœur s'arrête de battre. Cette pièce n'est jamais pleine, mais il y a toujours d'autres personnes d'habitude, ne serait-ce qu'une ou deux. J'en suis venue à me dire que soit les résidents de l'asile sont effectivement fous et ne savent pas trouver le chemin des douches, soit qu'ils s'en moquent tout simplement.

Ma gorge se serre.

– Comment tu t'appelles ?

D'un seul coup, sa voix dissèque l'air ambiant et le fil de mes pensées. Je le sens respirer plus près de moi que tout

à l'heure. Mon cœur s'affole et j'ignore pourquoi, mais je ne peux pas le contrôler.

– Pourquoi tu me dis pas ton nom ?

– T'as ouvert ta main ? je lui demande, la bouche desséchée, la voix rauque.

Il s'approche à peine et j'ai presque peur de respirer. Ses doigts effleurent le tissu raide de mon unique tenue et je me débrouille pour respirer. Tant qu'il ne me touche pas la peau. Tant qu'il ne me touche pas la peau. Tant qu'il ne me touche pas la peau. Là réside le secret.

Mon tee-shirt élimé a été lavé tellement de fois dans l'eau corrosive de ce bâtiment que j'ai l'impression d'avoir de la toile de jute sur la peau. Je laisse tomber le plus gros morceau de savon dans sa paume et recule sur la pointe des pieds.

– Je vais ouvrir la douche pour toi, lui dis-je prudemment en évitant d'élever la voix, de peur que d'autres m'entendent.

– Qu'est-ce que je fais de mes vêtements ?

Je bats des paupières un millier de fois dans le noir.

– Tu dois les enlever.

Il éclate de rire et ça ressemble à une respiration amusée.

– Non, je sais. Je veux dire, qu'est-ce que j'en fais pendant que je me douche ?

– Essaie de ne pas les mouiller.

Il prend une profonde inspiration.

– On a combien de temps ?

– Deux minutes.

– Bon sang ! Pourquoi t'as pas dit que...

J'ouvre sa douche en même temps que la mienne et ses réprobations se noient sous les balles brisées qui déferlent des robinets au débit aléatoire.

Mes mouvements sont mécaniques. J'ai fait ça tellement de fois que j'ai mémorisé la méthode la plus efficace pour frotter, rincer et doser le savon entre mon corps et mes cheveux. Comme il n'y a pas de serviettes, l'astuce consiste à ne pas trop se mouiller ici ou là. Sinon tu ne sèches jamais comme il faut et tu passes la semaine d'après à frôler la pneumonie. Je sais de quoi je parle.

En 90 secondes exactement, j'ai essoré mes cheveux et je me glisse dans ma tenue en lambeaux. Mes tennis sont les seules choses que je possède encore en assez bon état. On ne marche pas beaucoup par ici.

Codétenu me suit presque aussitôt. Je suis ravie de constater qu'il apprend vite.

– Attrape le bas de mon tee-shirt, lui dis-je. Faut pas qu'on traîne.

Ses doigts effleurent le creux de mon dos un peu trop longtemps et je dois me mordre la lèvre pour réprimer l'intensité de la sensation. Je me fige presque sur place. Personne n'approche jamais ses mains de mon corps.

Faut que je me dépêche d'avancer afin d'éloigner ses doigts. Il trébuche pour me rattraper.

Quand on se trouve enfin coincés entre les quatre murs familiers de la claustrophobie, Codétenu n'arrête pas de me fixer.

Je me recroqueville dans le coin. Il a toujours mon lit, ma couverture, mon oreiller. Je lui pardonne son ignorance, mais peut-être que c'est trop tôt pour devenir amis. Peut-être que j'étais trop pressée de l'aider. Peut-être qu'il est seulement là pour me pourrir la vie. Mais si je ne reste pas au chaud, je vais tomber malade. Mes cheveux sont trop mouillés, et la couverture où je les enveloppe d'habitude

se trouve toujours de son côté de la pièce. Peut-être que j'ai encore peur de lui.

Je respire trop fort, lève la tête trop vite dans la pâle lumière du jour. Le codétenu a posé deux couvertures sur mes épaules.

La mienne.

La sienne.

– Désolé d'être aussi con, murmure-t-il au mur.

Il ne me touche pas et j'en suis ~~déçue~~ ravie. J'aurais aimé. Il ne doit pas. Personne ne doit jamais me toucher.

– Je m'appelle Adam, dit-il lentement.

Il s'éloigne de moi jusqu'à ce qu'il disparaisse. D'une main, il repousse mon lit de mon côté.

Adam.

Un si joli nom. Le codétenu a un joli nom.

Un nom que j'ai toujours aimé, mais je ne me rappelle plus pourquoi.

Je remonte illico sur les ressorts à peine dissimulés de mon matelas et je suis tellement épuisée que je sens tout juste les vrilles de métal qui menacent de me trouer la peau. Voilà plus de 24 heures que je n'ai pas dormi. *Adam est un joli nom* est la seule pensée qui me traverse l'esprit, avant que je m'écroule d'épuisement.